

HARRIS, Stephen J., *Canadian Brass: The Making of a Professional Army 1860-1939*. Toronto, University of Toronto Press, 1988. 221 p.

Terry Copp

Volume 43, numéro 2, automne 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304798ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304798ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Copp, T. (1989). Compte rendu de [HARRIS, Stephen J., *Canadian Brass: The Making of a Professional Army 1860-1939*. Toronto, University of Toronto Press, 1988. 221 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(2), 265–266.  
<https://doi.org/10.7202/304798ar>

HARRIS, Stephen J., *Canadian Brass: the Making of a Professional Army 1860-1939*. Toronto, University of Toronto Press, 1988. 221 p.

Quand le Canada s'est engagé dans la Deuxième Guerre mondiale, son armée active se composait de 4 500 soldats. Moins de 500 d'entre eux étaient des officiers et, parmi ceux-ci, seuls quelques-uns pouvaient afficher leur statut de professionnels possédant un savoir-faire militaire. Tout comme pendant la Guerre de 1914-1918, l'armée canadienne devait s'appuyer sur les miliciens et les nouveaux volontaires. Stephen Harris a essayé d'expliquer cette situation dans son étude sur la «sustained struggle on the part of senior officers, «the Canadian Brass» of the title, to win respect as professionals, and to secure the Canadian Army's professional independence» (p. 7). Comme cet effort fut en grande partie infructueux, *Canadian Brass* est un livre sur un phénomène qui ne s'est pas produit.

Quand les historiens s'efforcent d'étudier un processus qui aurait dû, selon eux, avoir lieu, ils ont tendance à plaquer sur la réalité un ensemble de questions susceptibles d'altérer les faits analysés. Harris est un bon historien qui essaie d'éviter les pires excès de cette méthode, mais, trop souvent, sa présentation des faits est curieusement partisane. Par exemple, dans un bref passage sur la période où Adolphe Caron était ministre de la Milice, Harris examine les décisions de Caron en se rangeant entièrement du point de vue du général Luard. Il nous explique (p. 24) que Luard considérait plusieurs des candidats désignés par le Ministre pour les nouvelles écoles militaires comme «entirely unworthy», et cela paraît régler la question. Le patronage, nous assure-t-il, «enchanced the development of a self-serving ethos totally at odds with the corporate loyalties normally expected of a professional military organization». L'absence d'un tel esprit de corps aurait sans nul doute constitué un problème sérieux si l'objectif visé par Caron avait été de créer une réplique en miniature de l'armée britannique. Mais, bien entendu, ce n'était pas là son intention, ni d'ailleurs ce qu'il devait faire. N'est-il pas un peu pervers pour les historiens de reprocher à des politiciens de poursuivre des politiques qui leur paraissent, à eux comme à leurs électeurs, justes et vouées au succès?

Harris apporte une nouvelle version des tentatives de la part des militaires professionnels d'élaborer des plans pour la défense du Canada contre les États-Unis. Par exemple, il relève comment l'un d'eux s'y prit, en 1912, pour persuader l'armée de réorganiser les bataillons des Prairies en des brigades de campagne de façon à ce qu'elles ne soient pas anéanties avant que l'armée du centre du Canada ait eu le temps d'exploiter ses avantages stratégiques «to check the Americans' momentum» (p. 85).

L'auteur note que Sam Hughes, le ministre de la Milice, ne manifesta aucun intérêt à l'endroit des propositions des officiers de l'armée régulière. Hughes était bien entendu le grand adversaire du soldat professionnel, surtout s'il était britannique. Il était persuadé que les jours de l'armée permanente étaient comptés et que, désormais, c'était l'ère de la nation-en-armes. Harris se montre très critique à l'endroit de Hughes, non seulement pour son rôle d'administrateur, mais aussi pour les idées du ministre de la Milice sur la primauté d'une force civile. L'argument est ici bien étayé et bien structuré, mais une fois de plus l'auteur mesure Hughes à l'étalon d'un professionnalisme qui n'existait tout simplement pas à cette époque.

La troisième partie du livre s'intitule «La Grande Guerre et l'émergence d'une armée professionnelle». Elle donne un récit trop bref de la manière dont, jusqu'en 1918, les soldats canadiens (surtout ceux de la milice) acquièrent le respect des politiciens par suite de leur compétence au combat. Finalement, «their advice on military matters was seen to be responsible and objective» (p. 138). Les soldats canadiens avaient certes établi leur capacité à combattre. Mais était-ce suffisant pour conseiller le gouvernement sur la façon d'organiser l'armée d'après-guerre? Sûrement pas. Les plans de défense proposés par les militaires, comprenant quelques indications relatives à un service militaire obligatoire et une armée régulière de vingt à trente mille hommes, suggèrent que l'armée avait perdu le contact avec la réalité. De telles propositions furent justement ignorées par les politiciens aux responsabilités plus larges.

Entre 1919 et 1939, l'armée régulière s'employa avant tout au soutien de l'entraînement de la milice. L'État-major s'activait sur des plans dont plusieurs étaient pour le moins saugrenus. Le Plan de défense numéro un, relatif à la guerre avec les États-Unis, absorbait encore beaucoup d'énergie. Divers plans pour des corps expéditionnaires furent avancés vers la fin des années vingt et au début des années trente sans égard à la situation internationale de l'époque. À la veille de la guerre, l'État-major présenta un plan, mais il n'est pas difficile de voir pourquoi Mackenzie King et ses collègues se méfièrent des motifs des stratèges. Ceux-ci avaient en effet opté pour une armée composée de sept divisions quand il n'y avait pas de crise internationale en vue; et leur avis sur la nécessité d'un grand corps expéditionnaire en 1939 était perçu comme la manifestation de cette volonté constante de créer une grande armée, et non pas comme le résultat d'une analyse objective des possibilités canadiennes.

Harris termine son livre avec un excellent chapitre, «Entraînement et éducation 1919-1939». Pour la première fois dans cet ouvrage, le lecteur est exposé à autre chose que les rapports de force à Ottawa. Cet essai, à la fois court (17 pages) et provocateur, contient, entre autres choses, le passage suivant:

The general staff's preoccupation with military planning and the higher organization of defence from 1919 to 1939 was understandable... Yet there was no excuse for failing to produce an officer corps well versed in the art and science of war and able to lead effectively... The fact that Canadian soldiers were not tied to a specific plan — as for example the French army of the 1930s was to the Maginot line — was, in a sense liberating; there was room for creativity...

Il y avait, cependant, peu de manifestation de créativité dans l'armée régulière. Le «Canadian Brass» n'a pas réussi à gagner beaucoup de respect; il est vrai qu'il n'a pas beaucoup fait non plus pour en mériter davantage.